

Le chant de la cigale

Yvon Rivard

Volume 25, Number 6 (150), December 1983

Un quart de siècle de liberté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (1983). Le chant de la cigale. *Liberté*, 25(6), 88–91.

YVON RIVARD

LE CHANT DE LA CIGALE

Montréal. Un matin du mois d'août. Assis à mon balcon du troisième, je me laisse envelopper par l'immense érable dont le faite s'arrondit au-dessus de ma tête. Quelques oiseaux et un écureuil gris s'y réfugient pendant que le camion des éboueurs et les autobus font leur plein respectif en assourdissant les rues et ruelles avoisinantes. Cet abri n'en est pas un et si je tente de gagner le large en profitant de la transparence du feuillage, les boeings de Dorval m'obligent à rebrousser chemin. Décidément, il n'est pas facile de rentrer chez soi. Cet arbre qui me promettait l'enfance et les forêts où je suis né n'est-il qu'un compagnon de captivité à peine plus serein que moi? Une dernière gorgée de café et ce lundi qui s'ouvrait comme un sentier au seuil du silence retrouvé me ramènera à la cellule habituelle de mon désœuvrement: des livres, de l'encre, des mots... Une fois de plus, l'impatience m'aura jeté dans l'illusion des raccourcis: il ne suffit pas d'un arbre posé miraculeusement dans la lumière du matin pour renverser le temps et s'en faire un jardin. D'ailleurs cela est-il souhaitable? Je sais que je n'ai plus dix ans et qu'il n'en tient qu'à moi que mon balcon soit aussi une montagne, je n'arrive pas à me défaire de cette impression que ma vie a quelque chose de futile, de déraciné... (Words, words, words, murmure mon érable sans que je sache très bien s'il commente ainsi ma vie ou ce que je viens d'en dire). Je sais bien que le réel ne me sera plus

jamais donné dans la seule innocence de la sensation, que le pays n'est plus un espace vierge, et que tout cela n'a rien à voir avec la ville, la campagne ou la forêt, mais d'où me vient, ce matin, ce sentiment d'avoir trahi, ce désir de sacrifier à l'Ouvert (selon Rilke, qualité du regard qui embrasse la totalité de l'être) tout ce qui m'en a détourné et que je n'arrive pas vraiment à cerner (le confort, la parole?)...

Une cigale interrompt ma réflexion et me délivre enfin. J'y suis. Je vois. Un lac, des arbres, des rochers, mon père et ma mère perdus dans l'infini des tâches les plus humbles, les jours immobiles dans les saisons et les siècles, un orignal qui broute des nénuphars à quelques pieds d'un enfant fasciné, un champ de fraises sauvages égaré dans la tristesse des clôtures, le pignon de la petite école de rang, une route sablonneuse qui soudainement devient noire et silencieuse, puis à nouveau le ciel, l'érable, le balcon. Quelle est cette frontière que le chant d'une cigale invisible trace entre hier et aujourd'hui? Quel est ce pays dont je me souviens et celui que j'invente dès que j'écris? Et comment expliquer cette distance qui tout à coup semble les séparer? Dois-je attribuer ce malaise à la simple fatigue ou nostalgie de ceux qui doivent regagner ce qui un jour leur fut donné?

J'imagine que tous les écrivains, comme les exilés, éprouvent tôt ou tard ce mal du pays qu'aucune fiction ne peut apaiser. A quoi pensent les vieux Grecs de l'avenue du Parc lorsqu'ils sirotent l'ouzo sous les glorieux chromos de l'Acropole? A ce qui leur manque et leur manquera (peut-être) toujours pour le voyage du retour. Les écrivains québécois des années soixante se disaient «exilés en leur propre pays». Et ils avaient raison, car ils définissaient ainsi, parfois à leur insu, ce «pays incertain» vers lequel les poussaient non seulement les forces historiques d'oppression mais aussi le pouvoir grandissant de la pensée qui ne peut affirmer l'être qu'en le niant. Dès lors «habiter le pays» n'est possible que dans la transgression des frontières. Certains ont cru que l'indépen-

dance les libérerait de cette conscience malheureuse. D'autres, plus lucides, pressentaient que la nécessité du combat politique s'inscrivait, sans l'épuiser, dans la reconquête du réel perdu par et pour l'esprit. Les hauts et les bas du nationalisme québécois des dernières années (de la ferveur militante au désespoir le plus proche: relire Miron) procèdent en partie d'une expérience exceptionnelle de ce désir contradictoire d'être et de ne pas être (relire Aquin) qui déchire et structure tout individu ou collectivité qui «se met à penser»: comment des êtres menacés peuvent-ils vouloir davantage leur mort? Et pourtant la «survivance» n'est possible qu'à ce prix.

Oui. Je sais que je dois résister à la tentation de donner raison aux arbres contre les livres, mais je sais aussi que sans les premiers les seconds ne sont que bêtise, comme toute liberté qui n'enchaîne pas ce qui sacrifie à ce qui est sacrifié. Ne pas choisir. Ne rien condamner. Ni le labeur des ancêtres ni mon apparente oisiveté. Ni leur foi aveugle ni ma fragile lucidité. Ni une montagne ni l'autre. Ni l'enfance ni maintenant. Car je vis de toutes ces contradictions, ce sont elles qui me tiennent éveillé dans «ce monde où la mort est un chasseur» (Castaneda). Je regarde à nouveau l'érable. J'entends la cigale et voici que son chant déployant tout le sol natal me donne pour pays la pureté d'un instant dont les frontières débordent l'hier et l'aujourd'hui.